

PEUR SUR LE BASSIN D'ARCACHON



Chaque été, la consommation des huîtres est menacée par l'apparition dans l'eau de mer de micro-algues toxiques, révélées par des tests biologiques et chimiques. Les ostréiculteurs subissent alors des restrictions économiques importantes, au nom du principe de précaution. Ces micro-algues cacheraient en réalité des pollutions d'origines humaines. Révélations.

Dossier publié le
4 juillet 2009

Dossier dirigé par
Julien Pfyffer

Avec la participation de
Philippe Henry (Photos)
Lorraine Laviale

Chapitre 1 : Une algue menaçante

Maria et Jean-Michel Douet sont sur des charbons ardents. Dans leur cabanon en bois du Cap-Ferret, ces deux jeunes ostréiculteurs attendent le texto fatidique. «Les tests d'Arguin et Bassin sont positifs sur huîtres et moules. Tout est fermé. Bon courage et à bientôt.» En langage d'ostréiculteurs, cela veut dire catastrophe. D'autant que ce scénario se répète depuis cinq ans et met en péril les 380 entreprises qui travaillent sur les 780 hectares de parcs, et assurent une production oscillant entre 8000 et 10 000 tonnes d'huîtres par an.

La dinophysis, une micro-algue naturelle mais toxique, semble être la coupable. Elle libère une toxine qui donne la diarrhée à ceux qui l'ingèrent. Or, les huîtres sont de véritables filtres à eau. Elles absorbent et recrachent quotidiennement des litres d'eau de mer. Et sont donc les premières contaminées. Bien que cette algue maudite ne se soit jamais révélée mortelle, l'Union européenne impose le fameux test biologique de la souris (voir dans le chapitre 2) au nom du sacro-saint principe de précaution, rendant ainsi les ostréiculteurs otages de la mort, ou de la survie, des petits rongeurs blancs...



Après des années de recherche, les scientifiques de l'Institut français de recherche pour l'exploitation de la mer (l'Ifremer) ont cerné les éléments qui coïncident avec l'apparition de la dinophysis. «Le printemps correspond malheureusement à un ensemble d'événements qui semble lui convenir parfaitement, explique Roger Kantin, directeur de l'antenne d'Arcachon. Une augmentation de la lumière, une élévation de la température de l'eau (à partir de 17 °C), ainsi que l'apport en eau douce, nitrates et phosphates des rivières qui se jettent dans le bassin.» Et sur ces deux derniers points, l'activité humaine apparaît très largement responsable.

###

Chapitre 2 - Le test de la souris

Les toxines contenues dans la micro-algue *dinophysis* se concentrent dans l'organe de l'huître qui s'apparente le plus au foie humain : l'hépatopancréas. C'est de cet organe que l'Ifremer extrait un résidu potentiellement toxique. Les hépatopancréas de 2,5 kilos d'huîtres sont nécessaires pour fabriquer une dose significative. Une fois cette substance centrifugée et desséchée, elle est ensuite diluée dans un millilitre d'eau. Elle est alors injectée à trois souris préparées chaque semaine pour le test biologique. Au bout de 24 heures, les scientifiques font le bilan : si au moins deux souris meurent, l'interdiction tombe. L'Ifremer injecte également à trois autres souris témoins une solution qui ne contient pas de toxine. Les rongeurs doivent obligatoirement survivre pour que les résultats soient validés. Ce que reprochent en 2009 les ostréiculteurs à ce test, décidé et imposé par l'Europe, c'est qu'il ne soit pas doublé d'un test chimique qui viendrait confirmer ces examens empiriques.

En 2006, une souris était morte alors que les analyses chimiques n'avaient décelé aucune trace de *dinophysis*. Les scientifiques de l'Ifremer répondent que l'on ne connaît pas encore toutes les sous-espèces de cette micro-algue. Cette généalogie à rallonge empêcherait pour l'instant tout test chimique fiable. En attendant ce jour béni, l'Ifremer procède chaque semaine à de multiples analyses de l'eau pour mieux comprendre cet encombrant quoique microscopique parasite. L'autre reproche émanant des ostréiculteurs porte sur le liquide injecté à la souris.

L'animal (qui pèse 20 grammes en moyenne) reçoit un mélange obtenu à partir de 800 grammes d'huîtres! Ramené à la morphologie d'un homme de 80 kilos cela correspond à un résidu potentiellement toxique extrait de 3 300 kilos de coquillages!



Une densité déraisonnable susceptible de faire mourir l'animal pour d'autres raisons que la présence de *dinophysis*. Mais chaque fois, les autorités sanitaires s'abritent derrière le «principe

de précaution». Le test de la souris se conclut en 24 heures tandis que les analyses chimiques réclament dix jours. Un leitmotiv qui menace aujourd'hui les emplois de plus de 1 500 personnes sur le bassin d'Arcachon et 17 000 en France.

###

Chapitre 3 : Et si l'homme était responsable?

Hors périodes de vacances, les rives du bassin d'Arcachon comptent 132 000 habitants. Mais dès le mois de juin, au moment où la dinophysis réapparaît, la population quadruple pour atteindre près de 500 000 habitants ! Une explosion que les stations d'épuration des dix communes entourant le bassin ont beaucoup de mal à gérer.

Autre facteur polluant important, l'usine Smurfit Kappa située sur la commune de Biganos, qui produit 1 400 tonnes de papier par jour. Profitant du parc naturel des Landes qui s'étend à perte de vue et où se dressent des millions de pins, elle emploie 450 personnes.



«Ce qui nous trouble, raconte Olivier Laban, président de la section conchylicole de la région, c'est que bien souvent, les souris meurent alors qu'il n'y a pas de dinophysis dans l'eau !» Pour en avoir le cœur net, les ostréiculteurs, à bout d'arguments et de recours, ont pénétré dans le courant de l'été 2008 dans l'enceinte de l'usine. Ils y ont découvert une décharge géante à ciel ouvert ainsi qu'une rétention d'eau de couleur rose... située à moins d'une centaine de mètres de la Leyre, une rivière qui se jette dans le bassin, à peine deux kilomètres en contrebas.

Un an après, rien n'a changé... L'équipe d'OCEAN71 Magazine est retourné sur place pour savoir si des mesures de nettoyage avaient été prises. Depuis la route qui longe l'usine, rien n'est visible. Mais une fois le talus d'herbe verte fraîchement tondu, on découvre une réalité bien différente. Comme l'avaient décrit les ostréiculteurs, des montagnes de déchets ménagers sont à peine enterrés. Un peu plus loin, deux bassins sont remplis d'une eau couleur rose dont s'échappe une odeur à la limite du supportable. Aucune vie ne semble résister à ce liquide probablement issu de la fabrication de papier.



“Plus incroyable encore, les eaux grises des dix communes, de la moitié de celles de la Smurfit, d'une partie de celles de la base militaire de Cazaux et de l'hôpital d'Arcachon passent par le collecteur de la Salie”, raconte Olivier Laban.

Cet égout géant court tout autour du bassin et sort de terre devant l'océan, à environ trois kilomètres au sud de l'entrée du bassin. Construit dans les années 70, le pipeline bleu déverse quotidiennement 50 000 mètres cubes d'eaux traitées par les stations d'épuration mais d'une couleur plus que douteuse. Or, la Salie est située à proximité de la réserve naturelle du Banc d'Arguin où vivent les huîtres. Et le courant (jusqu'à 15 kilomètres-heure pendant les grandes marées) oriente ces eaux vers les parcs d'Arguin.



«Nous ne disons pas que c'est directement ce qui empoisonne nos huîtres, explique Jean-Michel Douet, mais il est quand même curieux que systématiquement les huîtres du Banc d'Arguin soient les premières à tuer les souris... et donc à être interdites.» D'autant qu'un panneau, planté depuis 2001 à la sortie de la canalisation, interdit la nage, la pêche ou le ramassage des coquillages à un kilomètre à la ronde... Et Olivier Laban de renchérir : «Nous avons diligenté des analyses de l'eau qui ont montré des traces de paracétamol, et d'autres molécules qui passent à travers les filtres des stations d'épuration!»

###

Chapitre 4 : L'éradication possible des huîtres

Le calvaire des ostréiculteurs arcachonnais ne s'arrête pas là. Un autre fléau a fait son apparition l'année dernière et les préoccupe au plus haut point. Les naissains, jeunes mollusques de moins d'une année, sont décimés pour des raisons encore inexpliquées. En quelques jours, ce sont des centaines de milliers de jeunes huîtres qui ont disparu. Le fléau s'est même propagé à l'Irlande, l'Espagne et l'Italie, qui déplorent le même type de pertes dans leurs parcs. En France, producteur de plus de 100 000 tonnes d'huîtres, certains ostréiculteurs ont déjà perdu près de 100 % de leur élevage en 2008.

Cette situation ressemble étrangement à la dernière grande crise ostréicole française du début des années 70. En deux ans, elle avait décimé une espèce entière. Depuis, l'huître creuse japonaise réputée plus résistante avait fait son apparition. A lui seul, le bassin d'Arcachon produit plus de 60 % des 4,5 milliards de jeunes huîtres nécessaires à la production ostréicole française. «Si on ne trouve pas une solution rapidement, s'alarme un ostréiculteur, nous allons nous retrouver dans la même situation que les céréaliers. Nous serons obligés d'acheter les naissains à des laboratoires, nous rendant ainsi financièrement dépendants de multinationales. Et rien ne nous dit qu'ils survivront... Il faudra alors trouver une autre espèce.»



Toutes les hypothèses sont évoquées : dégénérescence de l'huître japonaise installée en France depuis trente ans, virus, stress des huîtres provoqué par les 12 000 bateaux de plaisance qui sillonnent le bassin tous les été... Conscient du drame qui s'abat sur les ostréiculteurs, le nouveau préfet de Gironde a promis d'envoyer des échantillons d'huîtres aux Pays-Bas, qui pratique le test du rat, un animal plus résistant. Et d'accélérer les recherches pour comprendre le mystérieux mal qui frappe les naissains.

###